



# 442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

## N° 105



**442ème RUE**  
**64 Bd Georges Clémenceau**  
**89100 SENS**  
**FRANCE**  
**(33) 3 86 64 61 28**  
**leo442rue@orange.fr**  
**<http://www.la442rue.com>**

Merci et salut :  
Les LEZARDS MENAGERS  
K-PUN  
PRESIDENT DOPPELGANGER  
R'n'C's & SPERMICIDE  
TOMA (Rockin' Dogs)  
FABIEN (Pop The Balloon)

**Vendredi 18 juillet 2014 ; 16:07:59 (Miss Bobo's time)**



## FORMATS COURTS

### Labretta SUEDE & the MOTEL 6 : Bad news (SP, 1 Car Garage Records)

Groupe formé en Nouvelle-Zélande en 2005, Labretta Suede & the Motel 6 sont désormais installés à New York, et nous abreuvent d'un rock'n'roll juteux, sexy et plein d'une verve roborative. Labretta Suede est la chanteuse de la bande, toujours très (très) court vêtue, on peut d'ailleurs admirer la partie la plus charnue de son anatomie sur la pochette de ce nouveau single, tandis que son compagnon, Johnny Moondog, cisaille de riffs acérés une guitare taillée directement à la tronçonneuse dans un arbre fraîchement abattu par le gang lors d'une partie de campagne qu'on devine luxurieuse et dévergondée. Labretta Suede & the Motel 6 pourraient largement prétendre au trône laissé vacant par les Cramps, avec leurs atours foutrement rock'n'roll et salement garage (ah, cet harmonica enfumé sur "Bad news", comme si Count Five venait de se réincarner sans crier gare). Un single qui paraît sur un label de Dallas, des fois qu'on ait encore des doutes sur le côté sulfureux et vénéneux d'un groupe qui fricote sans vergogne avec le versant sudiste, et donc pousseux, de la chose rock.



### The BUSINESS : Back in the day (EP, Randal Records - [www.randale-records.de](http://www.randale-records.de))

Ca faisait quelques années qu'on n'avait plus de nouvelles discographiques de ces vétérans de la scène street-punk londonienne (formés en 1979, eh oui, 35 ans, déjà), et voilà que nous tombe sur le râble ce 3 titres qui semble marquer le retour au bercail du guitariste Steve Kent. Son nom, en tout cas, figure au crédit des 3 morceaux, en compagnie de ceux du chanteur Micky Fitz, le seul à avoir toujours été là, fidèle au poste, et des deux canailles qui forment la nouvelle section rythmique. Et c'est pas parce que les lascars se sont un peu empâtés, la cinquantaine c'est terrible pour les buveurs de bière, qu'ils ont perdu leur énergie et leur sens de la mélodie qui vous

---

### La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>

Stay tuned.



arrache à votre caniveau. Ces 3 titres sont de la oi ! pur jus, capables de tirer des larmes de bonheur à n'importe quel punk normalement constitué, c'est-à-dire avec la crête, le perfecto et les rangeos de rigueur. Ça fait plaisir d'avoir des nouvelles de ces vieux briscards, même à travers une simple carte postale.

### The ROMANEE COUNTEEZ : 99 and a half (SP, Closer Records - [www.closerrecords.com](http://www.closerrecords.com))

Après 2 albums d'un rhythm'n'blues-garage foutraque, les dijonnais de Romanee Counteez profitent de leur toute neuve signature avec le ressuscité Closer Records pour fourbir des armes un peu plus soul. Ce single est le premier d'une série de 4 annoncée pour les mois qui viennent, un carré d'as accompagné d'un futur troisième album. Des Romanee Counteez qui, avec ce 45t incendiaire, lorgnent méchamment du côté de Memphis et de la Stax, orgue en ébullition et section de cuivres à faire guincher un paraplégique, plus fort que Bernadette et ses petites sauteriers lourdaises. "99 and a half" est un hit en puissance, une tuerie gorgée de groove et d'une folie communicative, tandis que "Thru the wires", sur un tempo un chouia plus posé, et un synthé obsédant (mais pas chiant, c'est pas Klaus Schulze), risque de provoquer quelques tsunamis sur les dancefloors. Un conseil, muscliez-vous les mollets avant d'aller les voir en concert, sinon c'est le claquage assuré si vous voulez suivre le rythme.

### ACOD : Another path... (CD autoproduit)

Un peu de métal dans ce monde de Bisounours, ça ne peut jamais faire de mal, à part bien sûr à quelques grincheux adeptes de la méditation transcendante sous Prozac, mais bon, on ne peut pas plaire à tout le monde. Acod, de Marseille, vient de forger un petit EP 5 titres, après 2 premiers albums, et en attendant le troisième, histoire de faire patienter des fans en mal de sensations fortes, et en manque de déflagrations électriques, ce dont ils ne se plaindraient certainement pas. Le métal d'Acod est du genre tellurique et volcanique. En 79, du côté de la baie de Naples, ils auraient pu raser Pompéi aussi efficacement que le Vésuve. D'ailleurs, je ne suis pas sûr que le temple en ruine qui orne la pochette de ce EP ne soit pas l'une de leurs exactions. Vous savez ce que c'est, innocemment, on branche son ampli, on monte les potards, bringgg, on plaque un accord, et on s'étonne de voir le papier peint se décoller tout seul et la bimbeloterie de mère-grand danser la gigue sur le buffet. Il n'y a pas qu'à la guerre qu'on ait des dommages collatéraux à déplorer, la musique peut aussi présenter quelques risques, mineurs, certes, mais quand même. Ceci étant, si votre voisin vous emmerde avec ses chants hooligans en regardant le foot à la télé, Acod à fond dans votre stéréo peut être une réponse parfaitement appropriée. Pour l'instant, les accords de Genève ne prévoient rien contre la diffusion intensive de leur musique, profitons-en !

### BITERS : Biters (CD, Pop The Balloon)

Pas des plus récents ces 5 titres des Biters (d'Atlanta, Georgie), de 2010, mais ils ne sortent que maintenant par chez nous. En même temps, comme le groupe joue une musique plutôt intemporelle, power-pop à forte teneur glam, ça ne change pas grand-chose. On peut écouter ça aujourd'hui, comme on pourra l'écouter dans 10 ou 20 ans. C'est l'avantage des trucs indémodables, ça reste, ça s'accroche, ça s'incruste, comme les morpions, mais, en l'occurrence, les Biters, on apprécie qu'ils viennent fouailler dans notre pilou-pilou, là où ça chatouille, et où ça fait naître quelques émois. Je ne vous fais pas de dessin, vous m'avez compris. 5 titres bien énervés, pêchus, enlevés, qui revisitent leurs classiques (Plimsouls ou Sweet, appelez-les comme vous voulez) avec une méchante envie de vous embringer dans une farandole étoilée, la banane aux lèvres et les ratiches éclatantes. Le bonheur, c'est simple comme un bon riff.

---

### INDIAN GHOST : Old music will have to go (CD, Pop Sisters - [www.popsistersrecords.com](http://www.popsistersrecords.com))

#### Don JOE RODEO COMBO : La nuit je dors (SP, Pop Sisters)

Je suis toujours surpris d'apprendre que les toulousains d'Indian Ghost sont encore de ce monde, tant le groupe se fait discret, que ce soit chez les disquaires, ou en concert, du moins sous nos latitudes septentrionales. Pourtant, le groupe existe depuis plus de 20 ans, ce qui commence à faire un sacré bail. En revanche, ce nouvel album n'est jamais que le quatrième d'une discographie fort parcimonieuse. C'est sûr que ce ne sont pas eux qui risquent de nous lasser et de saturer nos oreilles avec de pléthoriques rogatons issus de stakhanovistes répétitions où la quantité prime sur la qualité. Non, Indian Ghost, c'est plutôt l'artisanat et l'amour du travail bien fait, tout à la main, au ciseau, à la colle à bois, qui les fait se lever le matin et empoigner leurs guitares. Des guitares d'ailleurs tenues par deux argousins qui, avant ce fantôme indien, étaient remontés encore plus loin dans le temps avec un groupe nommé Prehistoric Pop, c'est dire si on a là du survivant, du rustique, élevé au grain et à l'herbe



folle. On retrouve même la trace, fossilisée, de Don Joe, le chanteur, guitariste et auteur-compositeur de la bande, jusque chez les Boy Scouts, auteurs d'un unique album séminal en 1987. Le carbone 14 est à l'honneur. Et donc, depuis 20 ans, Indian Ghost nous susurre ses ritournelles où l'authenticité de son pop-rock se décline en volutes bluesy, en saveurs country, en fragrances délicatement rock'n'roll, au service de mélodies lancinantes, chantournées, nonchalantes, qui n'oublent pourtant jamais de citer leurs sources, comme sur le goguenard "Not a rolling stone", croisement improbable de riffs stoniens et d'accords bolaniens, ou sur "What's going on here", plus Lou Reed que nature. Un disque que vous pouvez lancer dès le réveil, histoire de bien commencer la journée, dans une atmosphère détendue propice à la remise en place des idées et des neurones après une soirée peut-être un poil trop débridée. Ce qui arrive à tout le monde. Et puis, comme Don Joe en a gardé sous le médiateur, il se fend même, depuis fin 2013, d'un nouveau groupe, le Don Joe Rodeo Combo, un trio plus sec, plus nerveux, plus rock, qui vient de sortir son premier single. 2 titres en français qui ne dépassent pas la symbolique barrière des 3 minutes, durée légale de toute bonne chanson rock qui se respecte, durée suffisante pour aligner un couplet, un refrain, un solo incisif, un nouveau couplet et un dernier refrain. Pas la peine de chercher plus loin la recette de l'efficacité électrique, une recette puisée chez quelques power-trios ancestraux qui, depuis 60 ans, ont posé les bases d'un rock'n'roll au plus près de l'os. Et puisqu'il faut battre le tambour tant qu'il est tendu, Don Joe Rodeo Combo nous annonce déjà un second 45t pour l'automne. A l'ancienne, quand les groupes alignaient les singles tous les 2 mois, sans laisser le temps de se refroidir.



#### The FAB MODS : The girl next door (CD, Closer Records)

C'est bien connu, le punk mène à tout, à condition d'en sortir, ou, du moins, de s'en écarter un chouïa, mais pas trop quand même, histoire d'en conserver toute l'énergie. Prenez les Fab Mods. On trouve chez eux quelques punks rangés des voitures, qu'on a vu officier, en d'autres temps, chez Wunderbach ou WC3. Un petit monde aujourd'hui acoquiné au sein d'une bande de malfrats qui lorgne désormais vers le sixties-beat, le freak-beat ou la scène mod, des mouvements qui, déjà à l'époque, voilà 50 ans, affichaient les premiers relents punks anglais, comme quoi on reste en terrain connu. Les Fab Mods sortent leur deuxième album, au design Swingin London et Carnaby Street assumé, et à la musique qui naviguerait quelque part entre les Who (qu'ils reprennent régulièrement sur scène, paraît-il) et les Kinks (ne reprennent-ils pas, également, du Jacques Dutronc première période, quand celui-ci, justement, se référait au beat hypnotique des frères Davies), avec de sévères connotations Jam ("I wonder") ou Undertones (l'évidente reprise de "Teenage kicks"), jetant donc un pont entre la classe irrévérencieuse des mid-60's (entendre leur reprise de "I'm rowed out" des oubliés the Eyes, combo freakbeat anglais du mitan des années 60, soldats inconnus d'une cause perdue d'avance face aux charges pop ambiantes) et l'arrogance rageuse des mid-70's ("I will be late"). En 13 titres, les Fab Mods revisitent d'indéboulonnables fondations qui soutiennent un édifice rock'n'roll où la distinction ne le cède en rien au savoir-vivre. Pas pour rien que leur si charmante voisine leur a permis de faire d'elle leur égérie stylisée. Je suis sûr qu'ils lui tiennent la porte et qu'ils l'aident à porter ses courses. Frais et ravigotant.

#### Bruce JOYNER and ATOMIC CLOCK : The devil is beating his wife (CD, Closer Records)

On ne peut pas dire que la vie ait épargné Bruce Joyner, entre un oeil perdu, des cordes vocales amochées, et un accident de voiture qui le laisse avec une jambe endommagée, au point que, aujourd'hui, il est même carrément en fauteuil roulant, il y aurait largement de quoi baisser les bras et se laisser couler vers des profondeurs dépressives. Mais le bonhomme n'est pas fait de ce bois là, trop tendre pour lui. Bruce Joyner est un battant, un survivant, comme les cyprès de l'Okefenokee, marais aux confins de la Georgie et de la Floride, non loin duquel il est né et a grandi. Un environnement qui forge le caractère. Ce qui lui permet d'être toujours là, et de sortir des disques à l'élégance racée. On l'avait connu il y a une trentaine d'années avec les Unknowns, puis avec les Plantations, et Reconstruction, il nous revient avec Atomic Clock, un groupe dans lequel sévit toujours son vieux complice, le guitariste Tom Byars. Quant aux autres membres du groupe, si l'on se fie aux rides burinées qu'ils arborent, ils sont largement de la même génération, autant dire qu'on n'a pas affaire à de la bleussaille ahanant péniblement sur ses gammes, mais à de fieffés briscards qui vous alignent la double croche avec autant de maîtrise que le forgeron du dicton. Ces types-là, tu leur attaches une main dans le dos, ils sont encore capables de mettre la honte à une armée de poppeux boutonneux dont les accords poussifs et tâtonnants font pourtant mouiller d'aïse gisquettes pré-pubères autant que rock-critiques

#### 442eme RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)  
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)  
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)  
Noisabilly - Pink vinyl - 7,5 €
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)  
Class rock - Blue vinyl - 7,5 €
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)  
Lightning pop - White vinyl - 7,5 €
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)  
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7,5 €
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP  
16 tracks)  
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 19,5 €
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)  
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7,5 €
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland  
(CD 12 tracks)  
Roots-rock'n'roll on stage - 15 €
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)  
60's-garage - Black vinyl - 7,5 €
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)  
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 €
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4  
tracks)  
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 10 €
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP  
3 tracks)  
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7,5 €
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)  
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 8 €
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)  
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 018 = **TRIBUTE TO MOTORHEAD - ONE SONG FOR THE  
R.A.M.O.N.E.S.** (EP 6 tracks)  
6 covers of Motorhead's «R.A.M.O.N.E.S.» Heavy-power-rock'n'roll -  
Grey vinyl - 7,5 €
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the  
Froggies (CD 24 tracks)  
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's  
first band - 15 €
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)  
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,  
Chron Gen & Motörhead - Red or clear vinyl - 21,5 €
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first  
five (LP 14 tracks)  
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl - 19,5 €
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at Rockpalast  
(LP 14 tracks)  
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Downlaod  
code - Black vinyl - 23,5 €

cacochymes en une improbable et béate union contre-nature. Et pourtant, Bruce Joyner et son Horloge Atomique, avec leurs bedaines proéminentes, leurs cheveux grisonnants et leurs paluches tavelées, se fendent d'une douzaine de chansons aussi savoureuses qu'une limonade bien fraîche sous une canicule accablante. Des chansons qui nous rappellent que la Georgie est aussi le pays de R.E.M. (d'ailleurs apparus quasiment en même temps que Brucie), et la référence n'est pas fortuite, tant la musique d'Atomic Clock respire le même charme mystérieux, la même émotion attachante, la même séduction mélodieuse, une musique qu'on peut qualifier d'indie-pop sans trop craindre l'effet réducteur de l'étiquette. Vous ne trouverez ici ni ballades sirupeuses, ni torgnoles punks, juste des mid-times sereins alternant avec d'électriques cavalcades plus musclées, un peu d'harmonica par ci ou une touche de slide par là relevant le tout de cette petite pointe acide et épicée qui fait tout le moelleux d'une musique au parfum entêtant, une musique profondément américaine, au sens noble du terme.

---

### **The NEW CHRISTS : Incantations (CD, Closer Records)**

La carrière des New Christs se décline en pointillés. Depuis 1980, on compte ainsi 5 naissances, dormitions et réveils, pour autant de formations différentes. Le seul membre inébranlable et inamovible de ces messies en perpétuelle résurrection est évidemment Rob Younger, qui emploie son temps libre, entre chaque apparition christique, à pareillement ressusciter quelques-uns de ses autres avatars, au premier rang desquels Radio Birdman. Rob Younger, à lui tout seul, est la parfaite synthèse du rock australien de ces 40 dernières années, entre rock'n'roll haute énergie, punk éraflé et pop cradingue. S'il est une chose qu'on ne peut pas lui reprocher, c'est bien son activisme, son abnégation à défendre la cause électrique, dans un pays qui a quand même vu émerger quelques-uns des groupes les plus essentiels à la bonne compréhension du rythme binaire. Quoique, binaire, ce n'est pas vraiment le terme qui convient pour ce nouvel album des New Christs, avec ses compositions solidement charpentées, à l'architecture alambiquée, enjolivées de tournures mélodiques qui forment parfois un dédale sonore dans lequel on aime à se perdre, au gré de ponts au placement inattendu ou de soli de guitare qui dessinent comme des jardins à l'australienne qui valent bien les volutes végétales de Le Nôtre. Le plus drôle, c'est que, si les New Christs appartiennent au club très fermé des précurseurs du rock australien, on retrouve parfois ici d'évidents clins d'oeil à quelques-uns de leurs petits frères, de la pop soignée des Stems à la noirceur incandescente de Died Pretty par exemple, preuve que les gaziers ont beau empiler les décennies dans leurs artères, ils n'en gardent pas moins l'esprit et les oreilles ouverts sur ce que font leurs voisins de bush, la voix chaude et profonde de Rob Younger, sorte d'Iggy Pop australien, survolant le tout tel un oiseau de proie prêt à fondre sur son quatre heures. Et justement, parmi les acolytes réunis par le père Younger dans cette dernière incarnation en date des New Christs (depuis 2009), on retrouve le bassiste Jim Dickson, déjà de l'aventure Radio Birdman, et déjà entendu dans le groupe à la fin des années 80, après un exil anglais au sein des Barracudas, le batteur Paul Larsen, dont on a déjà pu apprécier la frappe métronomique au sein des Celibate Rifles, on ne peut donc pas dire qu'on fait dans la petite bière, dans le light ni dans le sans caféine. Huitième album seulement pour les New Christs, forcément, avec toutes ces parenthèses dans leur CV, d'autant que les deux premières incarnations, au début et au milieu des années 80, n'avaient sorti que des singles, mais cette rareté rend le groupe d'autant plus précieuse et sincère dans sa démarche. Je ne suis pas sûr qu'ils aient encore toutes leurs dents, mais ils ont encore la niaque, de ça on peut être certain.



---

### **ABONNEZ VOUS !**

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

### **RADIOCITY SHAKERS : Carrying out this act of glory (CD, Closer Records)**

Les Radiocity Shakers sortent du trou du cul du monde, du moins d'un monde qui se décline en friches industrielles sacrifiées sur l'autel de l'ultra-libéralisme, celui défendu bec et ongles par les salopards du MEDEF et les ordures patronales du CAC 40. Decazeville, Aveyron, c'est le nom de la ville. Cherchez pas sur la carte, faut une loupe pour la trouver, ville en train de se ratatiner sur elle-même, comme un symbole d'une région, pourtant de tradition socialiste, mais largement trahie, depuis de trop nombreuses décennies, par ceux qui, aujourd'hui, se prétendent tels, mais qui n'en portent, honteusement, que le nom, ayant depuis longtemps enfourné leurs idéaux, si tant est qu'ils en aient jamais eu, sous un beau tas d'espèces bien sonnantes et trébuchantes. C'est pas que ça rassure, mais on a les mêmes par chez nous. Etonnez-vous, après ça, que même la classe ouvrière se tourne vers les néo-fascistes de l'UMP ou du FN. A force de promesses jamais tenues... Tout ça pour dire que, si Radiocity Shakers ont décidé de faire péter les watts, c'est en grande partie à cause du marasme économique ambiant. Comme le précise si bien leur bio officielle, dans un tel contexte, il leur eut été difficile de faire du zouk ou de la pop. En général, quand on a la rage, on a tendance à toujours durcir le ton, ce qui, musicalement, se traduit soit par le punk, soit par le rock'n'roll pur et dur. C'est cette seconde voie qu'ont choisi les Radiocity Shakers, la même qui dégueulait déjà des amplis du côté de Detroit à la fin des 60's (ils ne reprennent certes pas le "Shakin street" du MC5 par hasard), ou de Melbourne dans les années 80, sûrement la ville australienne la moins glamour du pays-continent. Chez les Radiocity Shakers, les guitares sont passées au lami noir fuzz ou au marteau-pilon de la distorsion, les rythmiques ont la force de frappe d'une compagnie de CRS en mission exterminatrice, les mélodies sont aussi guillerettes qu'une aciérie en voie d'extinction. La rage je vous dis. Résumée dans "Why don't you sing in french ?", rapide comme un Usain Bolt sous amphétamines, nerveuse comme un cobra épileptique, hargneuse comme un déluge de grêle un soir de canicule, avec cette sempiternelle question, "Pourquoi ne chantez-vous pas en français ?", question qu'on ne se pose que dans notre pays, comme si notre exception culturelle à la con pouvait à elle seule résoudre tous les problèmes, un pays qui, au demeurant, déroule le tapis rouge à toutes les merdes pop ou rap en provenance directe des Etats-Unis sans que ça n'émeuve personne, cherchez l'erreur. Et chanter en français, si c'est pour faire comme Johnny Hallyday ou les chanteuses québécoises, je ne suis pas sûr que ce soit vraiment la meilleure référence qui soit. De toute façon, pour les Radiocity Shakers, je suppose que la question ne les a même pas effleurés. Avec ce genre de musique hautement explosive, à part l'anglais, je ne vois pas ce qui pourrait lui aller le mieux au teint. Je ne sais foutre pas si le groupe a déjà sorti des trucs auparavant, je n'en avais, en tout cas, jamais entendu parler jusque-là, mais ce disque est une putain d'entrée en matière pour les découvrir. Un conseil cependant, demandez à madame EDF d'augmenter la puissance de votre disjoncteur avant écoute du bazar, au risque de voir votre installation électrique fondre dès le premier accord de "Keep your smile", le morceau d'ouverture. Outre le fait que la poursuite de la lecture du disque risque de s'avérer délicate, ça va être beaucoup moins facile aussi pour vous faire couler votre café demain matin, à moins de passer au lyophilisé, une solution que je ne conseillerais même pas à mon pire ennemi. Faut garder un minimum de dignité, fut-ce dans l'adversité et le conflit permanent.

---

### **BRAND NEW HATE : Hangover and over (CD, Vitamin Bomb Rds/Pop The Balloon/Dangerhouse Skylab)**

Saint Etienne n'est pas spécialement réputée pour sa douceur de vivre, ni pour ses plages de sable fin, pas plus que pour son climat propice au farniente et à la douce vita. Non, Saint Etienne, c'est plutôt la ville industrielle, grise, limite tristouille quand on y aborde pour la première fois, le genre d'endroit où, si l'on n'y est pas né, on n'a pas franchement envie d'y planter ses paraboats. En revanche, la biosphère locale a tendance à générer des rejetons plutôt durs à cuire, taillés dans la masse, nourris à la houille et au chardon, de quoi vous tanner la couenne, vous bétonner les intestins, et vous rendre capable de tout endurer, physiquement et mentalement. Saint Etienne, c'est bien la patrie de Bernard Lavilliers ? C'est dire si on y a l'étoffe du héros plus grands que nature. Genre Brand New Hate, au hasard. 4 purs produits de la région, qui ont déjà de longues années de bourlingue derrière eux, et qui, un beau jour de 2007, autour de quelques gorgeons (forcément, qu'est-ce que vous voulez faire d'autre dans le coin, à part la fortune des limonadiers ?), décident de mettre en commun leurs talents artistiques et leurs maigres économies, de former un groupe quoi, un de plus, et de partir

en croisade afin de convertir à leur rock'n'roll cradingue l'hérétique adepte de sonorités de tafioles. Vaste programme vu que nous sommes relativement peu, sur cette fichue planète, à goûter le riff de guitare péremptoire, le lyric râpeux, le tempo ravageur. Brand New Hate, c'est le glam-punk des New York Dolls revisité à l'aune du blues électrique des Stones et du rock'n'roll paillard de Little Richard (la seule vraie reine du rock'n'roll). C'est pas que moi qui le dit, ce sont eux aussi, un peu, j'ai juste enjolivé le propos, parce qu'il faut bien vendre coco. En 10 titres baveux et rugueux, Brand New Hate nous fait la totale, depuis le proto-punk saligot "Feelin' bad feels good" jusqu'au boogie reptilien "Hoochie coochie baby", en passant par le hit underground "Sinners and preachers" (il est même paru en single, c'est dire s'ils ont mis de l'atout dans leur manche pour répandre la bonne parole à grande échelle) ou le torride et dansant "Slow down (and do the duck)", avec sa section de cuivres apte à faire tomber à elle seule les murs de nos modernes Jericho. Yep ! Les brigands ne sont pas des tendres, ils frappent sec et précis si on les titille un peu trop, et avoient un rock'n'roll gangrené de l'intérieur qui leur fait cracher serpents et crapauds, pire que la peste du conte de Perrault, sauf que, chez eux, c'est pour mieux asséner la vérité vraie, celle d'une musique née au plus profond de leurs tripes.

---

#### **WHODUNIT : Welcome to... (CD, Closer Records)**

Ils ont enfin fini par le sortir ce troisième album les parisiens de Whodunit. Ça faisait un moment qu'il était dans les tuyaux, sans doute bloqué par quelques couches de calcaires récalcitrantes. Une bonne rasade de Destop plus tard, la chose (y a pas d'autre mot) s'est finalement décidée à s'expulser de sa gangue, histoire de répandre sa semence méphitique sur un monde à l'insouciance benoîte. Le réveil va être difficile, parce que Whodunit, dans le genre, possède quelques armes de destruction massive non répertoriées au catalogue, que ce soit chez Dassault ou la Manufacture d'Armes de Saint Etienne. Whodunit c'est du rock'n'roll au vitriol, du punk acide, du blues vénéneux, du garage sulfureux, et même un poil de trash urticant. Ils ne fréquentent que les contrées les plus hostiles au genre humain. Un marais putride ? Un désert surnois ? Une forêt oppressante ? Une ville la nuit ? Une caverne maudite ? Ils sont dans leur élément. Du coup, ça se ressent dans leur musique, entre le chant hanté de Didier, la basse pestiférée de Luc, la batterie dantesque de Frantz et la guitare crépusculaire de Pascal, le petit nouveau de la bande (quoi que présent depuis une paire d'années, et qui officie aussi au sein des Norvins, efficace combo garage), on ne s'étonnera pas de constater que Whodunit chante toujours ses histoires de reptiles mutants, de serial killers en goguette, de gueules de bois carabinées, de demoiselles de petite vertu. Non sans inviter quelque sorcier du son aussi allumé qu'eux, en l'occurrence le Kaiser lui-même, Lucas Trouble, et son orgue démoniaque, sur un "Get out" définitif. Un Lucas qu'ils ne sont pas allés chercher bien loin, vu que c'est dans son antre paumé au milieu des vignobles des Côtes de Beaune qu'ils ont enregistré leur nouveau méfait, comme ils le font depuis une petite décennie maintenant. Et comme le Kaiser est un adepte convaincu de la tectonique des plaques, et de ses corollaires, l'éruption volcanique à échelle planétaire et le séisme éradicateur, ce disque, comme les précédents, risque de vous valoir votre lot de plaintes pour boucan intempestif. Même si vous vivez en ermite au fin fond de la Sibérie, vous trouverez toujours un voisin râleur. Garanti sur facture. Et puisque, avec Whodunit, on est toujours plus ou moins au pays des fantômes égrillards et des esprits frappeurs, notons les 2 reprises choisies avec soin, le "Fire of love" de Jody Reynolds, rocker cryptique de la fin des 50's, dont le titre avait déjà fait les gorges chaudes d'autres trublions électriques, comme le MC5 ou le Gun Club, et le "Big black witchcraft rock" des Cramps, dernier single incendiaire du groupe, avant la combustion de Lux Interior. Ce qui, dans le genre revenants, fait quand même plus sérieuse que Casper.



#### **E-ZINE**

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

#### **COSMIC PSYCHOS : I love my tractor (CD, Pitshark Records)**

Près de 30 ans après leurs débuts (1985, à Melbourne), les Cosmic Psychos sont toujours aussi vaillants, même si les bedaines ont poussé et si les cheveux se sont raréfiés. En revanche, rassurez-vous, ils montrent toujours leurs culs à la fin des concerts, c'est qu'ils ont une réputation à entretenir. Une vaillance dont ils font preuve régulièrement grâce à des tournées qui leur font toujours faire le tour du globe, et grâce à des albums live boostés au sang de kangourou sous EPO. Comme ce nouvel album, enregistré le 2 novembre 2012 au Tote Hotel de Melbourne. Autant dire à la maison. C'est tout juste s'ils ne jouaient pas en charentaises. Quoi que, dans le cas de Dean Muller, le batteur, qui joue en tongs, on n'en est jamais loin. Adeptes d'un rock'n'roll de proximité, donc, ce qui fait que le public de Melbourne leur est tout acquis, et que, à chaque fois qu'ils jouent dans cette ville, c'est plutôt chaud-bouillant dans la salle, sur la scène, au bar, aux chiottes, bref, partout où l'on peut entendre le boucan tatané par le trio. Et du boucan, ils en font, c'est pas le problème. Ces derniers temps, j'ai rarement vu un groupe jouer aussi fort qu'eux, du genre à vous atomiser l'oreille interne. Entre la basse fuzz de Ross Knight, à côté de laquelle un séisme de magnitude 9 ressemble à peine à un rototo de nouveau-né, et la guitare supersonique de John McKeering (qu'on connaît de longue date, depuis qu'il balançait du big-bang chez les Onyas, avec les mêmes effets dévastateurs), on ne peut pas dire que ces types là aient fait du silence leur pain quotidien. Certes, un disque ne remplacera jamais un concert, ceci étant, si vous n'avez jamais vu les Cosmic Psychos en chair (surtout en chair) et en os, cet album est une bonne approche de la furie sonore qui les anime dès qu'ils voient plus de 2 ou 3 tignasses se secouer en rythme sous leur nez. Chez eux, ça tient du réflexe pavlovien, peuvent pas s'empêcher de pousser les potards au maximum dès qu'on fait mine de vouloir les acclamer, certains que nous sommes qu'ils vont nous détruire le sens critique sans coup férir, et qu'on va aimer ça. Jusqu'où va se nicher le masochisme. Un disque qui doit probablement nous proposer l'intégralité du concert, avec ses 75 minutes gorgées jusqu'aux amygdales d'un rock'n'roll saignant, d'un punk-rock traumatique, d'un garage granitique. Après, on n'est pas obligé d'aimer la machinerie agricole pour apprécier les Cosmic Psychos, laissons-leur leurs fantasmes, même si un intérêt prononcé pour le tractopelle ou le scraper peut aider à comprendre la psychologie de nos énerguènes, plus proches du tueur de masse que de l'esthète de la découpe.

---

#### **LIVIN' UNDERGROUND - The french rock scene (1983-89) (2LP + 1CD, Pop The Balloon - [www.poptheballoon-records.fr](http://www.poptheballoon-records.fr))**

Il est parfois des moments où il fait bon se poser et établir un petit bilan, de sa vie ou de celle des autres, cette dernière pouvant d'ailleurs interférer avec la première. Comme la musique qu'on écoute en sa prime jeunesse, qui vous fait forcément réfléchir à votre propre destinée, la vie des autres, en l'occurrence celle de quelques groupes fédérateurs, s'imbriquant, dès lors, dans votre propre quotidien. C'est sous ces auspices que Fabien, l'une des indispensables petites mains du label Pop The Balloon, a concocté cette compilation recensant quelques-uns de ses groupes préférés des années 80... Qui n'ont pas été que merdiques, pas que new wave synthétique, pas que post-punk variétoche. Il y eut aussi une palanquée de groupes qui savaient encore brancher une guitare sur un ampli, et en sortir de sublimes mélodies et/ou des riffs graveleux. En 22 groupes, ce florilège nous rappelle donc que la décennie 80's a vu éclore sur notre sol hexagonal une belle brochette de gangs largement capables de tenir la dragée haute à ce qui pouvait se faire de mieux hors de nos frontières, y compris sous des latitudes dont on a pour habitude de dire que le rock'n'roll y prospère mieux que chez nous. Ce qui est vrai si l'on généralise, mais qui l'est moins dès qu'on rentre dans les détails, comme toujours. Au passage, si ce flash-back musical fait sens pour le label Pop The Balloon, il est tout aussi pertinent pour votre serviteur, puisque, à 2-3 exceptions près (Mik Beethoven & the Magic Band notamment, que je ne connaissais ni des lèvres ni des dents), je peux me plonger dans ma propre discothèque pour y retrouver les originaux entendus ici. Je n'étais donc pas seul au monde dans les années 80, pas seul à apprécier ce rock à guitares dont les racines se plongeaient alors dans les 2 décennies précédentes, encore toutes proches au moment des faits, et dont tous les protagonistes de l'époque pouvaient forcément se remémorer de lancinants souvenirs. Des souvenirs à consonance anglo-saxonne, évidemment, vu que tous les groupes de cette compil avaient choisi la langue de Shakespeare (ou des Beatles) pour s'exprimer. Au passage, je vous renvoie aux excellentes notes de pochette d'Alain Feydri, dont l'activisme journalistique, depuis cette époque, n'est plus à mettre en doute. Des notes dans lesquelles il disserte allègrement



sur ce chant en anglais qu'on reproche tant à nos compatriotes, comme si, en France, il fallait absolument s'exprimer en français. Comme le dit si bien Feydri, il s'agit là d'une question qu'on ne se pose pas, du moins pas en des termes si insistants, ailleurs dans le monde, l'anglais restant, quoiqu'on en dise, le vecteur essentiel de la propagation rock'n'rollienne à travers la planète. Que je sache, le rock n'est pas né en Auvergne, ni au Burundi, encore moins en Papouasie-Nouvelle Guinée, le rock est né anglophone, quoi de plus normal que de le rêver en anglais. Même si, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, certains groupes s'exprimant en français n'ont certes pas démerité, loin de là, pas plus que d'autres, dans leurs pays respectifs, déclinant la chose en espagnol, en italien, en japonais ou en allemand, liste non exhaustive bien sûr, et probablement aussi longue qu'il existe d'idiomes sur cette foutue planète. En parcourant la liste des 22 groupes présentés sur cette double rondelle de vinyl, on s'aperçoit qu'un seul a survécu aux vicissitudes de la vie, les Dum Dum Boys, encore sur la brèche aujourd'hui, 30 ans après leur cri primal. 2 autres ont connu une belle longévité, King Size, qui, pendant 25 ans, à la louche, ont, eux aussi, porté beau l'étendard électrique, et les Thugs, pendant une bonne quinzaine d'années, qui ont même été parmi les rares à s'exporter, tant en Angleterre qu'aux Etats-Unis, via des labels comme Vinyl Solution, Sub Pop ou Alternative Tentacles, ça cause, non ? Pour les autres, l'heure de gloire ne s'est souvent étirée que sur une poignée de disques, voire même un seul, et guère plus de millésimes. Tous sacrifiés sur l'autel d'une indifférence polie au moment où, dans un autre genre, la grande aventure du rock dit alternatif attirait tous les regards et accaparait le peu de visibilité dévolue, par des médias bien frileux, à tout ce qui était un peu trop électrique pour la bonne conscience variété d'un public formaté à l'Hallyday et à la Piaf. Ceci étant, de ci de là, au gré des morceaux, on remarque pourtant des noms qui ont survécu à l'épreuve du temps, et qui continuent, sous d'autres patronymes, à entretenir notre intérêt pour la chose. Chez les Froggies, qui ouvrent les hostilités, ce qui ne peut que nous complaire, à nous qui avons réédité leurs 2 albums il y a quelques années, Johan Asherton, contre vents et marées, poursuit son petit bonhomme de chemin, en solo et en acoustique la plupart du temps, sans bruit, sans argent, mais avec une foi qui force le respect. Des Shredded Ermine's s'est extirpé Stéphane Hermlyn, aujourd'hui dans Hope. Les Roadrunners nous ont donné Frandol, revenu à ses premières amours binaires au sein des Kitchenmen. Les Dum Dum Boys, déjà cités, outre qu'ils soient toujours en éveil, ont aussi essaimé en d'autres entités, comme les Bratchmen, en groupe, ou Bratchman, plus ou moins en solo, et Non !, duo rock'n'roll-électro-lubrifié du guitariste Balducci. Marc Minelli, lui aussi, rêve encore en musique, sauf qu'il s'est plutôt tourné vers l'Afrique, et vers l'électronique, à des années-lumière des sons qui nous préoccupent aujourd'hui. Quant à Fixed Up, le groupe bénéficie à la fois d'une actualité posthume, avec la réédition de ses 2 albums par le label havrais Closer, qui renaît de ses cendres, tandis que François Lebas, le guitariste et chanteur de la bande, n'a pas renié ses origines, et a même durci le ton, avec un combo aux résonances punk, Asphalt Tuaregs, qui brûle toujours les planches des mêmes rades fiévreux. On ne se refait pas. Pour le reste, et au hasard, notons les noms des Boy Scouts (un single et un album indispensables), des Batmen (la classe à l'état pur), des City Kids (mésestimés d'entre les sous-estimés), des Real Cool Killers (en mémoire de Buck), des Scuba Drivers ("I don't need spell" fut un single imparable en son temps), des Chasmbrats (extension électrique et réduite des Tambours Du Bronx), de Mister Moonlight (insolents d'aisance et de facilité) ou des Shifters (la pop en version Perfecto). Même si ce disque ne propose aucun inédit, il y a gros à parier que seuls les plus accros d'entre vous, et surtout ceux qui n'ont pas fait de coupes sombres dans leur discothèque (j'en connais), possèdent déjà la plupart de ces brûlots électriques, ce qui fait que, pour une grosse majorité des lecteurs de cette feuille de chou, il y a ici de quoi découvrir une scène qui fut, à une époque, si réjouissante.



## BLONDSTONE : Mass solace (CD autoproduit)

Vous en connaissez beaucoup, vous, des gusses qui oseraient faire du stoner en costard-cravate ? C'est sûr que, a priori, le genre ne s'adresse pas vraiment aux premiers de la classe, vous savez, ces têtes à claque qu'on prenait plaisir à humilier à la première occasion, si possible devant les filles, en espérant qu'il en reste quelque chose plus tard, genre le samedi soir par exemple. Or donc, le trio nancéen Blondstone a décidé de se vêtir comme un brelan de ministres roublards pour nous asséner du riff de forgeron, voilà un contraste qui nous interpelle au niveau de notre bar à bières. Notez bien, cependant, que, quand on lève un peu le nez, et qu'on se retrouve devant la tronche des lascars, un doute nous assaille, une puce nous gratouille l'oreille, un sourcil circonspect se pousse du col. D'un seul coup d'un seul, ils font vachement moins militants UMP tendance catho, avec leurs barbes d'une semaine, leurs cheveux en pétard, et leurs regards malicieux. Doivent bien se marrer devant l'étonnement suscité par une mise peu en rapport avec la violence de leur propos musical. Du moins est-ce ce que j'en déduis, ne les ayant jamais vus sur scène. Mais, eu égard à la musique délivrée sur ce premier album, je doute fort que, dans l'exercice de leur ministère public, ils donnent dans un pop-rock fadasse. Stoner en studio, stoner en live, comme dit le proverbe qui me vient aussitôt à l'esprit, et que je m'en vais de ce pas faire breveter, on ne sait jamais. Enfin, après avoir écrit cette foutue chronique, qui commence sérieusement à se barrer en couille, mais vous avez l'habitude maintenant, non ? D'ailleurs, à la lecture de quelques bribes de leur dossier de presse, je me rends compte qu'en fait, le studio et la scène, ça n'a fait pratiquement qu'un pour l'enregistrement de ce disque, puisque c'est en mode live en studio qu'ils ont enregistré le bouzin. Ce qui explique bien des choses, maintenant qu'on me le dit. Notamment cette urgence à faire postillonner une guitare façon tubard en phase terminale, cette application à poser une rythmique façon charge de mammouths titillés par du néandertalien taquin, mais aussi cette facilité à trousser de la mélodie tantôt plombée ("Mass solace", "All my flaws"), tantôt rampante ("Shoot shoot shoot", "Lazy"), façon ouvroués universels, comme si tous 3 n'étaient que de petits Einsteins de la clé de sol. C'est à Liège que Blondstone a mis en boîte cet album, ce qui, en soit, ne change pas grand-chose à l'affaire, sinon que la bière, dans le coin, est plutôt meilleure que la moyenne, ce qui aide toujours à la concentration et à l'émulsion intellectuelle. Un album constitué de 6 nouveaux morceaux, et des 5 du premier EP, réenregistrés pour l'occasion, histoire de leur redonner une seconde jeunesse plus dorée et plus pérenne. Un album qui n'est en rien monolithique, les atmosphères passant allègrement du combat de boxe poids lourds à la lancinance caniculaire, avec quelques détours par des crises de speed irrépressibles ("Bursting shell", "Hard to remove"). Stoner donc, mais pas que, y a aussi un peu de grunge, et du rock'n'roll intense, et du post-punk rebondi, le tout malaxé en un frichti certes calorique (à déconseiller à tous les anorexiques du tympan), mais aux saveurs corsées, à la texture ferme, et à l'assaisonnement goûtu.

---

## INTERNET

Le groupe stoner nantais **EI Royce** sort son nouvel album sur un nouveau label du même tonneau, **Black Desert Records**. Le machin s'appelle "Rise again" et devrait faire tanguer quelques cheminées d'usine : [www.elroyce.com](http://www.elroyce.com) @@@ **Stereozor's** not dead, il bouge encore. La preuve, le groupe vient d'enregistrer un nouvel EP dont la parution est imminente. On garde les oreilles ouvertes et on attend la chose avec impatience : [www.stereozor.weebly.com](http://www.stereozor.weebly.com) @@@ Ca ne mollit pas du côté de **Deviance**, où les newsletters tombent plus dru que les pruneaux au Chemin des Dames. La 24ème vient d'atterrir en douceur sur les imprimantes : <http://steph.deviance.free.fr> @@@ Superbe nouveau clip pour le groupe bruitiste suisse **Hathors**. La chanson s'appelle "Brainwashing television". Les images annonceraient-elles du son à venir ? Voilà qui serait cool : [www.hathors.info](http://www.hathors.info) @@@ <http://www.esbnc.com/>

En 1931, en pleine dépression, l'**Empire State Building** devient la plus haute construction du monde, et donc, par la force des choses, de **New York**, avec ses 443 mètres (au sommet de l'antenne). En 1973, il est détrôné par le **World Trade Center** (526 mètres au sommet de l'antenne de la tour nord), puis récupère le titre en 2001 quand 2 avions batifoleurs réduisent les tours jumelles en gravier. En 2012, l'Empire State Building est à nouveau dépassé par le **One World Trade Center** et ses 541 mètres. Notons que, uniquement pour ce qui concerne les Etats-Unis, l'Empire State Building est également dépassé par 2 autres tours, toutes 2 sises à Chicago, la **Willis Tower** (527 mètres) et le **John Hancock Center** (457 mètres). L'Empire State Building entre dans la légende en 1933 quand les

réalisateurs **Merian C. Cooper** et **Ernest B. Schoedsack** en font le terrain de jeu de **King Kong**, qui y fait grimper la jolie **Ann Darrow** (interprétée par la blonde **Fay Wray**), avant de se faire descendre (dans tous les sens du terme) par une escadrille de biplans. En 2005, quand **Peter Jackson** parvient enfin à réaliser son remake, c'est également en 1933, et sur l'Empire State Building, qu'il met en scène son King Kong en images de synthèse, le rôle d'Ann Darrow étant cette fois interprété par la tout aussi blonde **Naomi Watts**. On notera que, en 1976, pour son propre remake, plutôt raté au demeurant, c'est le World Trade Center que **John Guillermin** fait graver à son King Kong, **Jessica Lange** s'installant dans la main du gorille géant, sous le nom de **Dwan**. Bref, tout ça pour dire que ce site est celui, officiel, de l'Empire State Building, le bâtiment étant devenu un incontournable de la mégapole américaine. Un séjour à New-York se doit d'inclure une visite du bâtiment, comme un séjour à **Paris** inclut d'office la montée de la **Tour Eiffel**. Certes, le prix d'entrée n'est pas spécialement donné, 46 dollars pour vous retrouver à l'étage supérieur, juste sous l'antenne, mais ça vaut la peine de claquer son **Ulysses Grant**. Une fois là-haut, la vue est superbe, on surplombe tout Manhattan, de quoi se prendre pour **Jack Driscoll** ou pour Ann Darrow, selon votre sexe, voire carrément pour King Kong pour les plus poilus et les plus agiles d'entre vous. Sensations fortes garanties. Je vous conseille fortement d'y aller en fin de journée, ainsi vous avez la vision diurne, le coucher de soleil et la vision nocturne (la tour est ouverte jusqu'à 2 heures du matin), la totale pour le même prix. Et puis, le sommet de l'immeuble étant illuminé, avec des couleurs changeantes, le spectacle est fabuleux. Sur le site, vous avez toutes les infos utiles pour préparer votre visite, et une petite vidéo pour vous donner un avant-goût. Surtout que l'intérieur du bâtiment n'est pas mal non plus, avec son architecture art déco typique de ces années d'entre deux guerres.

<http://www.kimfowley.net/>

Site officiel de l'un des personnages les plus atypiques du rock américain de ces 55 dernières années, j'ai nommé **Kim Fowley**. Chanteur, producteur, manager, réalisateur, auteur, compositeur, ce type est un touche à tout génial, et donc complètement cinglé. Au fil du temps, outre ses propres disques, il a découvert/formé/produit des trucs comme **Slade**, les **Modern Lovers** de **Jonathan Richman**, les **Germs**, excellent groupe punk américain qui n'a pas survécu au suicide de son chanteur, **Darby Crash**, **B. Bumble and the Stingers**, les **Hollywood Argyles**, liste loin d'être exhaustive. Mais son grand apport au rock'n'roll reste les groupes féminins qu'il a catapultés sur le devant de la scène comme un pygmalion obsédé par une fesse rebondie ou un sein tentateur. D'autant que, en général, les gisquettes en question furent souvent largement en avance sur leur date de consommation préconisée. Parmi ces gangs féminins, citons **Virago** ou les **Murmaids**, mais surtout les fantastiques **Runaways**, un quintet de donzelles à peine nubiles quand il les enferme dans une caravane et ne les en laisse sortir que lorsqu'elles ont écrit suffisamment de morceaux pour remplir une paire d'albums essentiels. Après la séparation du groupe, Kim Fowley travaillera de manière épisodique avec **Joan Jett** ou avec **Cherie Currie** (mais pas **Lita Ford**). Aujourd'hui, à 75 ans, Kim Fowley est toujours sur la brèche, sortant des albums et tournant régulièrement, y compris en Europe, trimbalant sa dégaîne de dandy vampire toujours à l'affût de chair fraîche. Comme tous les sites officiels, celui-ci n'est pas forcément le meilleur consacré au bonhomme, mais il permet de se faire une idée de son importante présence sur la scène rock américaine, pour ceux qui ne le connaîtraient pas, ou mal.

[www.woodyguthrie.org](http://www.woodyguthrie.org)

Encore un site officiel, consacré au chanteur folk **Woody Guthrie**. Né en 1912, mort en 1967, après avoir passé les 13 dernières années de sa vie dans un hôpital, victime de la Chorée de Huntington, maladie nerveuse dégénérative qui, petit à petit, l'a privé de la possibilité de jouer de la guitare et de la parole, Woody Guthrie fut, pendant 20 ans, du début des années 30 au début des années 50, l'un des porte-paroles les plus expressifs de la classe ouvrière américaine. Militant communiste, il avait inscrit sur sa guitare "This machine kills fascists" pour bien montrer de quel côté il se trouvait, celui des faibles, des pauvres, des opprimés, des laissés pour compte du rêve américain. Pour parler d'eux, et leur donner la parole, Woody Guthrie a écrit des centaines de chansons, qu'il n'a pas toutes enregistrées, loin de là. Aujourd'hui, la **Woody Guthrie Foundation**, fondée et dirigée par **Nora Guthrie**, l'une des filles du chanteur, à l'origine de ce site, gère tout ce fond de chansons, y compris celles dont il ne subsiste que le texte, Woody n'ayant jamais écrit aucune partition, et qu'il n'a donc pas enregistrées. Un fond dans lequel groupes et artistes peuvent puiser afin de le faire revivre. Récemment, par exemple, les amérindiens de **Blackfire**, 3 frères et soeur d'origine **Diné** (ou **Navajo**) ont ainsi mis en musique et enregistré 2 de ces chansons

inédites. N'ayant jamais connu de véritable succès public, à cause de ses convictions politiques, Woody Guthrie n'est donc guère célèbre quand, en janvier 1961, un jeune chanteur fraîchement débarqué de son Minnesota natal, **Bob Dylan**, un exemplaire de l'autobiographie de Guthrie en poche ("Bound for glory"), lui rend visite à l'hôpital. Une visite qui vaudra adoubement par la suite, quand, habilement racontée par Dylan lui-même, elle lui ouvrira les portes des clubs folk de **Greenwich Village**. Ce qui, au moins, aura eu le mérite de mettre en lumière le nom de Woody Guthrie, et de faire que toute une nouvelle génération de chanteurs se penchent sur son oeuvre, lui offrant enfin la reconnaissance, même tardive, qu'il méritait. A travers une biographie, largement alimentée par des extraits de "Bound for glory", une discographie, la reproduction des textes de ses chansons, et, bien sûr, les différentes actions menées par la fondation, ce site tente donc de perpétuer le souvenir du chanteur.

<http://www.louielouie.net/>

Peu de chansons, toutes époques et styles confondus, peuvent se vanter d'être devenues des standards intemporels. Parmi ces quelques élues, "**Louie Louie**" n'était pourtant pas, a priori, sujette à un tel destin. En 1955, à Los Angeles, un jeune chanteur doo-wop, **Richard Berry**, écrit une chanson d'inspiration calypso. Il l'intitule "Louie Louie" et l'enregistre en 1957, avec son groupe d'alors, les **Pharaohs**. "Louie Louie" n'est que la face B d'un 45t paru sur le label **Flip**. Le single ne connaît qu'un modeste succès local et passe vite aux oubliettes. Pas pour longtemps, même si sa résurrection ne viendra pas de là où on aurait pu l'attendre. En 1961, plus au nord, dans l'état de Washington, à Tacoma, **Rockin' Robin Roberts**, le jeune chanteur d'un groupe nommé les **Wailers**, acquiert un exemplaire du single de Richard Berry, et décide d'en reprendre la face B, "Louie Louie" donc. Les Wailers étant un groupe de rock'n'roll, c'est évidemment dans ce style qu'ils reprennent la chanson, la faisant paraître aussitôt en 45t sur le label **Etiquette**. Et ça devient un hit dans la région de Seattle. Avant de se répandre vers le sud, jusqu'à Portland, Oregon, où, en avril 1963, 2 groupes locaux décident à leur tour de reprendre le morceau, **Paul Revere and the Raiders** et les **Kingsmen**. Et ce sont ces derniers qui décrochent le jackpot, sur le label **Wand**, faisant de leur version de "Louie Louie" un succès national. Au grand étonnement de tout le monde, car **Jack Ely**, le chanteur des Kingsmen, qui n'a pas pu déchiffrer les paroles de la chanson, ni sur le single de Richard Berry ni sur celui des Wailers, décide d'y apposer ses propres lyrics, en fait un yaourt maison parfaitement incompréhensible. Et les Kingsmen vont faire de ce qui aurait pu être un handicap un argument commercial. En effet, si le single des Kingsmen, à sa sortie, connaît un honnête succès à travers tout le pays, certaines radios décident de le censurer et de ne pas le diffuser, prétextant justement de l'inintelligibilité des paroles qui, selon elles, doivent forcément cacher des propos obscènes. Une censure qui attire même l'attention du FBI qui, le plus officiellement du monde, ouvre une enquête sur la chanson. Comme si une simple chanson pouvait menacer la sécurité nationale. Malins, les Kingsmen décident aussitôt de se prévaloir de cette enquête du FBI pour jouer sur l'attrait de l'interdit, mentionnant cette enquête dans leurs interviews, ce qui ne peut qu'inciter les acheteurs à se précipiter sur le disque. Il y a toujours une morale avec la censure, qui, la plupart du temps, ne parvient jamais à atteindre le but qu'elle s'était fixée au départ, provoquant même l'effet inverse de celui escompté. A partir de ce moment, "Louie Louie" devient un classique, immédiatement repris par toute la scène garage américaine de l'époque. Un succès qui ne s'est jamais démenti jusqu'à aujourd'hui, d'où la création de ce blog, dont le but est de faire le point sur tout ce qui peut toucher, de près ou de loin, à la chanson. Un peu fourre-tout et fouillis, comme tout blog qui se respecte, mais, grâce à un index assez précis, on s'y retrouve néanmoins assez facilement. En tout cas, les informations distillées sont toujours pertinentes, ce qui en fait une référence en la matière.

